

# Le choix d'un métier à risque : fantassin de l'infanterie canadienne en temps de guerre

## Choosing a High-Risk Occupation: Canadian Infantry Soldiers in Wartime

Jean-François Chapman et Diane Pacom

Volume 6, numéro 1, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1087098ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1087098ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut national de la recherche scientifique (INRS)

ISSN

2371-3054 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chapman, J.-F. & Pacom, D. (2021). Le choix d'un métier à risque : fantassin de l'infanterie canadienne en temps de guerre. *Revue Jeunes et Société*, 6(1), 27–58. <https://doi.org/10.7202/1087098ar>

Résumé de l'article

La recherche scientifique sur les raisons qui motivent des jeunes canadiens à choisir le métier de militaire en temps de guerre reste, à notre avis, très périphérique. Pourtant, lors de l'implication du Canada en Afghanistan, un certain nombre de jeunes se sont joints aux Forces armées canadiennes en devenant, entre autres, membres de l'infanterie canadienne. Nous nous pencherons sur ce phénomène afin de réfléchir sur les raisons sociologiques, culturelles et existentielles qui poussent ces jeunes à faire ce choix de carrière qui, dans le contexte contemporain, reste marginal, sort des sentiers battus et peut s'avérer fatal. La question de la prise de risque et la place qu'elle occupe dans les choix de vie et de métier de certains jeunes servira de point de départ et de fil conducteur à la présente réflexion.



## **Le choix d'un métier à risque : fantassin de l'infanterie canadienne en temps de guerre**

**Jean-François Chapman**

Exécutif en résidence  
Université d'Ottawa  
jchap090@uottawa.ca

**Diane Pacom**

Professeure émérite  
Université d'Ottawa  
dpacom@uottawa.ca

### **Résumé**

La recherche scientifique sur les raisons qui motivent des jeunes canadiens à choisir le métier de militaire en temps de guerre reste, à notre avis, très périphérique. Pourtant, lors de l'implication du Canada en Afghanistan, un certain nombre de jeunes se sont joints aux Forces armées canadiennes en devenant, entre autres, membres de l'infanterie canadienne. Nous nous pencherons sur ce phénomène afin de réfléchir sur les raisons sociologiques, culturelles et existentielles qui poussent ces jeunes à faire ce choix de carrière qui, dans le contexte contemporain, reste marginal, sort des sentiers battus et peut s'avérer fatal. La question de la prise de risque et la place qu'elle occupe dans les choix de vie et de métier de certains jeunes servira de point de départ et de fil conducteur à la présente réflexion.

Mots-clés : jeunesse, métier à risque, prise de risque, infanterie canadienne, crise identitaire

**Choosing a High-Risk Occupation: Canadian Infantry Soldiers in Wartime****Abstract**

In our opinion, academic research into why young Canadians choose a military career in times of war remains very peripheral. Nevertheless, during Canada's mission in Afghanistan, many young people joined the Canadian Armed Forces, including as infantry soldiers. We address this phenomenon as a way of reflecting on the sociological, cultural, and existential factors that lead young people to make such a career choice – one that, in the contemporary context, remains unconventional and can prove fatal. The notion of risk taking and the role it plays in the lives and career choices of certain young people serves as both the starting point and common thread for our analysis.

Keywords: youth, high-risk occupations, risk taking, Royal Canadian Infantry Corps, infantry soldiers, identity crisis

Pour citer cet article : Chapman, J.-F. et D. Pacom (2021). Le choix d'un métier à risque : fantassin de l'infanterie canadienne en temps de guerre. *Revue Jeunes et Société*, 6 (1), 27-58. <http://rjs.inrs.ca/index.php/rjs/article/view/248/158>

## 1. Introduction

Il existe dans les sociétés contemporaines un nombre important de métiers qui comportent une part de prise de risque<sup>1</sup>. Dans un rapport provenant de l'Association des commissions des accidents du travail du Canada (2013), on y démontre que les trois métiers dans lesquels un travailleur est le plus susceptible de trouver la mort sont l'industrie de la pêche (52 morts pour 100 000 travailleurs), l'industrie minière (47 morts par 100 000 travailleurs) ainsi que l'industrie forestière (33 morts par 100 000 travailleurs). Étonnamment, les métiers qui, dans la conscience collective, sont associés le plus au danger et à la prise de risque constante, soit ceux de policier, de pompier ou de membre des Forces armées canadiennes ne figurent pas dans ce rapport.

Après un examen plus approfondi de ces faits, le cas des membres des Forces armées canadiennes nous semble particulier. Il semble que leur absence de la liste des métiers dangereux mentionnée plus haut soit circonstancielle. Si on examine les Forces armées canadiennes dans leur ensemble, en incluant les membres de l'Aviation royale canadienne, de la Marine royale canadienne et de l'Armée canadienne (tant le personnel militaire administratif que celui de soutien et de combat), les risques qui y sont associés se trouvent diminués de beaucoup. En réalité, la prise de risque varie en fonction de la branche dans laquelle le service militaire se fait, de la fonction que l'individu occupe dans l'organigramme militaire ainsi que du type d'intervention militaire auquel il participe.

Il est donc peu surprenant que la prise de risque pouvant causer la mort ou des blessures graves augmente de manière significative lorsque le mandat principal de la branche<sup>2</sup> dans laquelle le service militaire est exercé est de participer activement à des combats armés comme ce fut le cas pour les Forces armées canadiennes en Afghanistan. Entre les mois de janvier 2002 et de mars 2014, plus de 40 000 soldats canadiens furent déployés dans ce pays dans le cadre de diverses opérations, ce qui constituait une première depuis la guerre de Corée, faisant de ce déploiement la plus grande opération militaire canadienne depuis la Seconde Guerre mondiale (Zamorski et Boulos, 2014). Parmi ces 40 000 soldats, on retrouve 9000 membres de l'infanterie royale canadienne.

Au Canada, les membres de l'infanterie canadienne font partie des six unités qui forment l'armée canadienne (Forces armées canadiennes, 2013). Se trouvant au cœur de la branche armée, les fantassins ont la tâche spécifique de s'approcher de l'ennemi, de le traquer et de le détruire (Forces armées canadiennes, 2013). Au cours de ce déploiement qui s'est étalé sur 12 ans, 158 soldats canadiens ont perdu la vie et 2047 autres furent blessés, dont 635 lors d'engagements avec les forces ennemies et

---

<sup>1</sup> La prise de risque fait référence à la participation volontaire de l'individu dans un comportement qui implique la possibilité d'une éventuelle conséquence néfaste ou d'une perte. C'est un comportement qui demande la participation de l'individu à des activités qu'il perçoit comme étant dangereuses, mais qui sont néanmoins entreprises délibérément et par choix. La prise de risque implique aussi un équilibre entre des récompenses anticipées (des aspects positifs) et les pertes possibles (des aspects négatifs). Cette prise de risque peut être explicite ou implicite, physique ou sociale, ou une combinaison des deux.

<sup>2</sup> Les Forces armées canadiennes sont constituées de trois branches distinctes soit l'Aviation royale canadienne, la Marine royale canadienne et l'Armée canadienne.

1412 lors d'événements non reliés au combat (Paré, 2011). Sur les 158 militaires décédés en Afghanistan, 97 étaient âgés de 18 à 29 ans (61 %). De plus, sur ces 158 décès, on dénombre 97 fantassins de l'infanterie canadienne dont 67 étaient âgés de 18 à 29 ans (69 %). Ainsi, lors de la guerre en Afghanistan, l'infanterie des Forces armées canadiennes a affiché un taux de 1 078 morts par 100 000 soldats. Par conséquent, il va sans dire que lorsque la mission principale est d'engager l'ennemi, le métier de fantassin est une profession qui comprend une prise de risque considérable et constante pouvant entraîner des probabilités de blessures graves ou de décès, surtout chez les membres plus jeunes du groupe.

Il est important de se rappeler ici qu'historiquement, le gouvernement canadien n'a instauré la conscription qu'à deux reprises, soit lors de la Première Guerre mondiale en 1917, et en 1942 lors de la Seconde Guerre mondiale. Lors de tous les autres conflits, ou en temps de paix, l'Armée canadienne a toujours été formée d'individus qui ont volontairement choisi de s'enrôler. La question se pose alors : dans un pays où les individus ne sont pas tenus d'effectuer un service militaire, quelles sont les motivations qui amènent certains de nos concitoyens, surtout des jeunes, à choisir librement et consciemment un métier comportant un potentiel de risque pouvant causer des blessures physiques graves ou même la mort?

## 2. Problématique

Malgré le fait qu'il semble y avoir consensus dans nos sociétés sur la nécessité de réduire les effets que peut avoir le risque sur le bien-être collectif et personnel<sup>3</sup>, il existe paradoxalement une partie de la population qui cherche à participer en connaissance de cause à des activités qui impliquent une forte probabilité d'accidents, de blessures corporelles ou, dans les cas les plus extrêmes, la mort. On constate ainsi, depuis les années 1970, une augmentation fulgurante du nombre d'individus qui s'adonnent régulièrement à des activités à haut risque<sup>4</sup> (Shoham et Fiegenbaum, 2000). En fait, les activités dont l'intention première est de tester les limites de l'endurance humaine (saut en parachute, descente de rapides, plongée dans des eaux infestées de requins, escalade sur glace, parapente, etc.) connaissent aujourd'hui une augmentation spectaculaire.

Une question s'impose alors : d'un point de vue sociologique, pourquoi, dans une société, où la majorité de la population tente par une panoplie de stratégies de minimiser

---

<sup>3</sup> Le risque est désormais vu comme étant omniprésent et recouvre un éventail très large d'activités sociales, de pratiques et d'expériences. Il s'est étendu à l'ensemble de la conscience aussi bien collective qu'individuelle sous diverses formes allant du terrorisme, à la pollution, en passant par les épidémies et les pandémies, les catastrophes, la famine ainsi que l'exposition au soleil ou les accidents de la route. Mantzouranis et Zimmermann (2010) mentionnent que les sociétés occidentales ont ainsi développé des mesures visant à prévenir les prises de risques en vue de réduire leurs conséquences négatives, comme d'établir des limites de vitesse et donner des contraventions pour contrer la conduite à haute vitesse ou ériger des barrages routiers pour contrecarrer la conduite en état d'ébriété.

<sup>4</sup> À titre d'exemple, selon un dernier rapport publié par Research Dive (2019), le marché mondial du tourisme d'aventure (traversée du désert, expédition pédestre en haute altitude, rallye d'expédition) et de la pratique de sports extrêmes (parachutisme, parapente, rafting) devrait augmenter en termes de revenus de 609 000,0 millions de dollars US en 2019 à plus de 1 796 243,8 millions US d'ici 2027.

le risque, certains individus vont volontairement et consciemment participer à des activités qui les mettront en danger de subir des blessures graves ou dans certains cas, de risquer la mort ?

C'est pour répondre à cette question que s'est récemment forgée, au cœur de la sociologie, une approche particulière qui s'articule autour de la prise de risque et des raisons qui la motivent. Émergeant surtout des théories de David Le Breton du côté de la sociologie francophone et de Stephen Lyng du côté de la sociologie anglo-saxonne, nous sommes témoins de l'émergence d'une approche qui jette un éclairage nouveau sur la prise de risque consciente et recherchée, où l'individu choisit de s'y exposer en connaissance de cause.

Grâce à des études portant sur des phénomènes tels que l'abus de drogues et d'alcool (Reith, 2005; Cho, Wilkum, King, Bernat et Ruvarac, 2010; McGovern et McGovern, 2011; Wilson, 2012), la pratique de sports extrêmes (Lyng et Snow, 1986; Stranger, 1999; Laurendeau et Van Brunschot, 2005; Laurendeau, 2006; Forsey, 2007; Allman, Mittelstaedt, Martin et Goldenberg, 2009; Breivik, 2010; Olstead, 2010; West et Allin, 2010; Guss, 2011; Langseth, 2011), le sadomasochisme (Newmahr, 2011, Groes-Green, 2012), la conduite dangereuse de véhicules à grande vitesse (Murphy et Paterson, 2011), la prise de risques financiers (Smith, 2005, Zwick, 2006; Wexler, 2010) ou sur la criminalité et la délinquance juvénile (Canaan, 1996; Collison, 1996; France, 2000; Lyng, 2005; Miller, 2005; Kloep, Güney, Çok et Simsek, 2007; Torbenfeldt Bengtsson, 2012; Wilson, 2012; Torbenfeldt-Bengtsson, 2013), un corpus grandissant de recherches scientifiques émerge et se mobilise pour tenter d'expliquer et de situer dans le contexte sociétal actuel les relations passionnelles, complexes et paradoxales qui se tissent entre certains membres de nos sociétés et la prise de risque consciente et volontaire.

Bien qu'une littérature non négligeable s'appuyant sur la théorie dite des « activités limitrophes »<sup>5</sup> de Stephen Lyng a été produite et que David Le Breton ait consacré une partie importante de sa recherche sociologique à la circonscription du phénomène de la prise de risque chez les jeunes, globalement la recherche dans ce domaine porte presque exclusivement sur les sports dits « extrêmes » (bungee, saut en parachute, parapente, *base jumping*) ou encore sur les activités hors normes (prise de drogue ou d'alcool, conduite automobile à haute vitesse, relations sexuelles non protégées). Ainsi, nous avons constaté que, malgré les efforts déployés par les deux théoriciens susmentionnés, et par les chercheurs qui s'en inspirent, l'analyse des processus qui amènent un jeune individu à choisir délibérément un métier dont la prise de risque en fait partie intégrante reste peu développée.

Ceci peut s'expliquer en partie par le refus de Le Breton de transposer sa théorie de la « passion du risque » aux métiers dangereux :

---

<sup>5</sup> Stephen Lyng définit l'« edgework » comme un phénomène qui englobe des activités où l'individu est amené à négocier les frontières qui séparent la vie et la mort, la conscience et l'inconscience, l'équilibre mental et la folie, l'ordre et le chaos (Lyng et Snow, 1986). Dans le contexte de cet article, nous avons pris la liberté de traduire le terme anglais « edgework » mis de l'avant par Lyng et de le remplacer par un concept francophone, soit celui d'« activités limitrophes ».

La distinction s'impose entre les risques inhérents à certaines activités traditionnelles, conséquences indirectes d'un engagement envers le monde dicté par l'exercice d'un métier ou d'une responsabilité particulière envers le groupe, et les risques choisis, assumés, posés comme une fin en soi, source de frémissements. Les risques pris par les adeptes des activités physiques et sportives, les « nouveaux aventuriers » ou les adolescents, ne sont en rien comparables à ceux qui ponctuent le déroulement d'un métier difficile (pompiers, policiers, militaires, sauveteurs en mer ou en montagne...). (Le Breton, 2012, p. 46)

Cette prise de position de Le Breton (2012), développée brièvement dans son livre, *Sociologie du risque*, indique que les gens qui exercent un métier à risque ne vivent pas la même expérience ou ne donnent pas le même sens à la prise de risque que les « nouveaux aventuriers ». Selon l'auteur : « Seul le risque librement choisi est valeur » (Le Breton, 2012, p. 47), sous-entendant ainsi que les risques associés aux métiers dangereux sont imposés à l'individu, devenant ainsi selon lui dépourvus d'agentivité et de signification.

Cette distinction que propose cet auteur entre activités à risque et métiers à risque nous permet de comprendre pourquoi, encore aujourd'hui, il existe peu d'écrits qui se consacrent à l'étude des métiers dangereux. La recherche sociologique portant sur les jeunes qui s'adonnent à un métier où les prises de risque sont élevées est encore malheureusement quasi inexistante.

L'appréhension de la prise de risque dans les métiers dangereux tels que celui de soldat d'infanterie en temps de guerre<sup>6</sup>, tant sur le plan des processus qui motivent les jeunes individus au moment de les choisir que sur le plan de leur expérience concrète, reste malheureusement sous-représentée en sociologie. Par conséquent, il est important de se demander si Le Breton ne fait pas fausse route en n'incluant pas dans sa recherche le choix des métiers à risque chez les jeunes. L'auteur spécifie que les jeunes individus qui choisissent en connaissance de cause ces activités professionnelles le font car ils sont poussés par un sentiment de devoir civique (dans le cas des policiers et des pompiers) ou de responsabilité ressentie envers la nation (dans le cas des militaires) ou encore par une nécessité économique (dans le cas des pêcheurs en haute mer). Les activités qui ponctuent le vécu des jeunes dans notre contexte sociohistorique actuel ont évidemment connu récemment plusieurs changements importants autant dans leur définition en tant que telle que dans l'expérience que les jeunes en font. C'est pourquoi il est selon nous important de s'y attarder afin de voir si le sens que prend cette prise de risque, rattachée aux métiers dangereux, est le même que celui donné par David Le Breton dans son analyse sociologique du phénomène de la prise de risque. C'est dans cette optique que nous nous donnons comme objectif l'analyse des processus qui mènent certains jeunes à faire le choix du métier de soldat d'infanterie des Forces armées canadiennes lors de l'implication du Canada au conflit afghan.

---

<sup>6</sup> Comme ce fut le cas au Canada avec le conflit afghan.

### 3. Cadre théorique : la « passion » des jeunes pour le risque, selon David le Breton

Une grande partie de l'œuvre de David Le Breton s'intéresse aux processus socioculturels qui amènent certains individus, particulièrement des jeunes, à se tourner volontairement vers la prise de risque.

Pour lui, la société contemporaine<sup>7</sup>, marquée par une confusion des repères et une discontinuité au niveau du sens, force chaque individu à bricoler spontanément et de toute pièce son identité individuelle et sociale :

Ces passions modernes du risque naissent du désarroi moral qui ébranle les sociétés occidentales, du brouillage du présent face à un avenir mal déductible. Dans l'affrontement physique du monde, l'individu cherche ses marques, s'efforce de tenir entre les mains un réel qui lui échappe. Les limites de fait prennent alors la place des limites de sens qui ne parviennent pas à s'instaurer. Le défi que l'on s'inflige teste la valeur de son existence. (Le Breton, 2002, p. 11)

À l'instar des sociologues de la jeunesse (Gauthier, 2000; Blatterer, 2007; Peretti-Watel, 2004, 2010; Galland, 2011), des sociologues qui s'intéressent à la question du risque (Lyng et Snow, 1986; Beck, 1992, 2008; Lupton, 2013) ou des penseurs de la prise de risque chez les jeunes (Michel, 2001; Caron et Soulière, 2013), Le Breton stipule que l'incertitude identitaire qui accompagne les jeunes est aujourd'hui intensifiée par la prolifération des assises normatives. Ce que l'individu pouvait acquérir autrefois automatiquement par l'entremise des processus de socialisation et de reproduction des valeurs culturelles traditionnelles se retrouve désormais ramené à devoir les chercher à l'intérieur de lui-même. Il tend ainsi de plus en plus à s'autoréférencer (Le Breton, 2003).

La liberté de faire des choix individuels s'est élargie, mais, paradoxalement, sa nécessité d'orientation pour aborder la vie est restée la même. Ceci constituerait une marque des temps présents : ainsi, l'individu social détient plus de choix, plus de liberté, chaque personne possède une plus grande marge de manœuvre. Pourtant, malgré ces acquis certains, les gens baignent dans une crise de sens et de valeurs, ils vivent dans un moment inédit de l'histoire où les sociétés sont constituées de repères contradictoires, multiples et confus. On assiste ainsi à l'éclatement des repères qui permettaient jadis aux jeunes de se reconnaître et d'être reconnus en tant que citoyens autonomes possédant des droits et des responsabilités. Bien que Le Breton reconnaisse que la grande majorité des jeunes s'intègrent facilement aux sociétés dont ils font partie, il reste que certains d'entre eux éprouvent des difficultés à donner un sens et une direction à leur existence (Le Breton, 2005). La relation personnelle du jeune avec lui-même et avec son entourage est alors fragilisée par de nombreux doutes et tend à rendre sa relation avec le monde fort difficile (Le Breton, 2007). Notre époque est ainsi

---

<sup>7</sup> Ainsi, la phase associée à la fin de la Deuxième Guerre mondiale a fréquemment été désignée par les théoriciens (Giddens 1990, 1991, 2000; Beck, 1992, 2002) comme étant le moment de transition entre une modernité associée à la société industrielle et l'époque contemporaine qu'ils qualifient de modernité avancée.

marquée par la difficulté du passage des jeunes à l'âge adulte caractérisée par un surplus d'incertitudes, d'indécisions et de craintes sur ce qui va arriver. Ceci ne leur permet pas d'imaginer un futur prévisible, heureux et prometteur (Le Breton, 2007).

La perte de légitimité des repères de sens et de valeurs d'une société où tout semble être changeant et éphémère chambarde les ancrages sociétaux et culturels dans lesquels s'inscrit la trame de vie des individus (Le Breton, 1991). Les solutions à ce problème deviennent, par la force des choses, personnelles et nécessitent un grand déploiement d'imagination et de créativité de la part des acteurs. À défaut de trouver du sens à l'intérieur d'une société qui le leur a enlevé, ils en chercheront dans leur environnement immédiat, et ce, à l'intérieur de faits tangibles. Pour Le Breton (1991), c'est à ce moment que la prise de risque chez les jeunes prend son importance sociologique.

Ainsi, en adoptant des activités à risque<sup>8</sup> ou en s'adonnant à des comportements anormaux<sup>9</sup>, l'individu met son corps à l'épreuve et tente, par la reprise de contrôle de celui-ci, d'accéder au sens en tentant de prouver constamment son existence, exercice qui n'est plus pris en charge par le social et le culturel. Selon la théorie de Le Breton, c'est donc à travers la prise de risque que plusieurs jeunes tentent de trouver une solution aux problèmes globaux, forgent leurs caractéristiques personnelles, cherchent à se définir par rapport aux autres et à redonner une valeur et une légitimité à leur vie. Les jeunes mettent leur corps à l'épreuve et tentent de ce fait = d'accéder individuellement à un sens, exercice qui, dans le passé, était symboliquement pris en charge par le social et le culturel.

#### 4. Méthodologie et choix de notre échantillonnage

C'est à travers la page Facebook de la *Canadian Afghanistan War Veterans Association* (CAWA) que nous avons pu recruter la majorité des participants pour notre recherche. Suite à l'envoi de courriels expliquant les objectifs de notre projet, nous avons sélectionné nos participants selon l'échantillonnage dit théorique. La logique sous-tendant l'échantillonnage théorique est basée sur le choix des participants en fonction de leurs expériences vécues, facilitant ainsi leur capacité de répondre à nos questions. Dans notre cas, nous avons décidé de sélectionner des jeunes de sexe masculin<sup>10</sup> ayant fait partie de l'infanterie canadienne lors du conflit afghan et qui au

---

<sup>8</sup> Telles que les sports extrêmes, le trekking au bout du monde, les expéditions qui repoussent les limites, les marathons, « Ironman », les sauts depuis un immeuble, d'un avion, d'une plate-forme ou d'un pont, la conduite à haute vitesse, les sports de combat.

<sup>9</sup> Tels que la toxicomanie, la consommation abusive d'alcool, la tentative de suicide, la fugue, les relations sexuelles non protégées, le tatouage et le piercing extrême, l'automutilation.

<sup>10</sup> Selon des statistiques de 2015, lors du conflit afghan, 225 femmes étaient membres de la branche armée des forces régulières, dont l'infanterie canadienne fait partie, pour un taux de 1.9 % (Forces armées canadiennes, 2015). Ces soldats de sexe féminin étaient répartis à l'intérieur de six branches des forces de combat : l'infanterie, les blindées, le génie, l'artillerie, le soutien de combat et les transmissions. En y ajoutant des critères de sélection qui établissent l'âge des participants de 18 à 29 ans, il ne nous restait qu'une proportion peu élevée de répondants de sexe féminin provenant de l'infanterie canadienne ayant vécu un déploiement en Afghanistan et qui pouvaient être sélectionnées. Pour ces raisons, il a été jugé nécessaire de concentrer nos efforts sur les jeunes hommes.

moment de s'enrôler étaient âgés de moins de 30 ans. Dans une deuxième phase du recrutement, nous avons choisi l'échantillonnage dit « par boule de neige ». Nous avons aussi demandé explicitement à nos répondants de transmettre nos coordonnées à leurs connaissances et à leurs proches qui rencontraient nos critères de sélection. L'activité de recrutement a été relancée jusqu'à ce que le nombre visé de répondants eut été atteint selon les principes de la saturation théorique.

La technique de collecte de données retenue fut l'entrevue, plus précisément l'entrevue semi-dirigée. La structure de notre entrevue semi-dirigée a été organisée en fonction d'un guide de recherche qui nous a permis de mettre en valeur le discours des jeunes interrogés. Chacune des entrevues enregistrées a été transcrite et par la suite analysée.

À la suite de l'obtention, le 4 juillet 2014, d'un certificat d'éthique de la recherche, 24 entretiens ont été réalisés, et ceci entre juillet 2014 et juin 2015. Ces entretiens ont été d'une durée allant de 1 h 30 à 3 h 45, pour une durée moyenne d'un peu plus de 2 heures. Selon le choix du participant, l'entretien pouvait avoir lieu en français (n = 13) ou en anglais (n = 11).

Les jeunes fantassins retenus provenaient des provinces de Québec (n = 13) et de l'Ontario (n = 11). Ils se sont joints à l'infanterie canadienne entre les âges de 17 à 22 ans avec une moyenne d'âge de 18 ans. En ce qui a trait à l'âge des participants au moment de l'entrevue, celui-ci variait entre 24 et 29 ans, avec une moyenne de 27 ans. Tous ont été affectés à un régiment de l'infanterie canadienne régulière soit au 22<sup>e</sup> régiment (n = 13) au *Royal Canadian Regiment* (RCR) (n = 5) et au *Princess Patricia's Canadian Light Infantry* (PPCLI) (n = 6). Ils ont vécu dans l'ensemble un déploiement dont la durée variait entre 6 mois et demi et 8 mois. Lors de ce déploiement, les participants étaient âgés de 19 à 24 ans, avec une moyenne d'âge de 21,5 ans. Les extraits provenant des entrevues auprès de sept jeunes fantassins de l'infanterie canadienne : Dan, Darren, Derek, Ian, Luke, Nathan et Steve ont été choisis pour l'analyse. Ces participants et leur récit ont été choisis car la richesse de leurs propos illustre de manière édifiante ceux des 24 jeunes fantassins interviewés. Ces répondants sont âgés de 25 à 29 ans (moyenne = 27 ans), se sont enrôlés entre l'âge de 17 et 22 ans (moyenne = 18 ans) et cumulent de trois à dix années de service au sein de l'infanterie canadienne (moyenne = 6,5 ans).

## 5. Un profil qui prédisposait au choix du risque

Nous avons divisé notre analyse en deux grandes sections. Dans un premier temps, notre intention fut de démontrer qu'une majorité des individus interviewés ont vécu au moment de choisir le métier de fantassin, une crise identitaire qui s'est déroulée aussi bien à travers leurs trajectoires familiales et scolaires que sur le plan de leur vie professionnelle et personnelle. Dans un deuxième temps, nous nous sommes attardés à la circonscription du moment spécifique où nos répondants ont décidé de se joindre à l'infanterie canadienne.

## **5.1 Les trajectoires familiales, scolaires, professionnelles et personnelles des jeunes**

### 5.1.1 Les trajectoires familiales

À la suite des témoignages des jeunes questionnés, nous nous sommes rendus à l'évidence que leurs trajectoires familiales ont été, dans l'ensemble, complexes et discontinues. Elles furent surtout marquées par la prédominance de l'expérience de familles décomposées ou de familles reconstituées (n = 19). Plusieurs des jeunes que nous avons rencontrés nous ont dit que déjà, à un très jeune âge, ils ont dû transiger avec des épreuves familiales importantes. Étant donné que la majorité de ces jeunes ont vécu ces situations familiales difficiles, ils ont tendance à percevoir cette réalité comme étant plus ou moins normale. Ce faisant, ils ne sont pas sans reconnaître certaines retombées négatives de cette perception sur leur vécu. Ainsi, certains d'entre eux identifient les retombées qu'a eues l'absence d'un père et d'un modèle masculin sur leur vie et sur leur construction identitaire :

*Je suis habitué à l'image d'un père et d'une mère séparés. Mon père était beaucoup absent parce que ma mère me gardait pour le faire chier un peu. C'est tannant un peu parce que je comprends avec le temps l'impact que ça l'a. Je trouve ça quand même important le mélange de la virilité de l'homme et de l'émotion de la femme un peu plus, pour avoir une bonne stabilité, capter un peu de tout. (Ian, 26 ans)*

Il a été longuement démontré dans la littérature portant sur le développement identitaire de l'adolescent (Mulder, 2009) que l'absence marquée d'un des parents peut avoir des effets sur la construction identitaire des enfants. Cette situation vécue par Ian témoigne de la réflexion qu'il fait sur les retombées qu'a pu avoir sur lui l'absence de son père. Éduqué par sa mère, il a le sentiment d'être incomplet en tant que jeune homme.

Pour d'autres, c'est le contraire. C'est la relation avec la mère qui est déficiente. C'est le cas de Steve qui, pris dans des circonstances où sa mère s'est remariée, vit l'expérience d'une relation chaotique avec le nouveau conjoint. Steve fut alors contraint de choisir de vivre avec son père, ce qui a fait détériorer sa relation avec sa mère :

*Mes parents ont eu une rupture un peu glaciale. Ma mère a épousé un vrai connard par la suite, et j'ai coupé les ponts avec elle pour aller vivre avec mon père. Je vivais avec ma belle-mère et mon père. Je n'avais pas beaucoup de contacts avec ma mère et mon beau-père, j'allais littéralement déjeuner avec eux quand je les voyais. Donc, j'ai toujours une relation plus forte avec mon père. Ils se sont séparés en 1994 et ont divorcé quand j'avais 10 ans et demi, et ma mère s'est remariée quand j'avais 11 ans. J'ai vécu avec elle et cet autre type pendant deux ans avant de décider que j'étais mieux avec mon père, à 13-14 ans.<sup>11</sup>*  
(Steve, 29 ans)

Les tensions familiales chez sa mère l'amènent lui aussi à adopter une stratégie de fuite. Dans son cas, il choisit de se réfugier chez son père au début de l'adolescence afin d'éviter les conflits avec son beau-père.

Les témoignages recueillis et les citations retenues font écho à la situation vécue par la grande majorité des jeunes que nous avons rencontrés. Il semble en effet que, pour un petit nombre d'entre eux, la trajectoire familiale soit stable, mais, pour la grande majorité, celle-ci s'avère chaotique et ne suffit pas à satisfaire leur besoin de stabilité. Cette insatisfaction au niveau familial marque aussi chez certains d'entre eux le début d'une démarche réflexive et d'une individualisation de la construction identitaire. Ainsi, à un très jeune âge, certains font face à des épreuves importantes dans leur trajectoire familiale qui les amènent à bricoler et à adopter des stratégies leur donnant la possibilité de s'adapter à la situation. Le Breton (2007) observe que face à une situation familiale problématique, les jeunes redéfinissent les limites qu'ils établissent avec leur entourage : « Ils cherchent à se différencier, à arracher leurs corps à la tutelle parentale, à prendre chair dans leur existence » (p. 42). Que ce soit par le désir de fuite du milieu familial, de l'isolement par rapport aux autres membres de leur famille, de l'adoption d'activités déviantes ou par l'abolition de la relation avec la mère ou le père, les expériences vécues par nos participants démontrent les conséquences de la fragilité du réseau familial sur leur construction identitaire. Les témoignages retenus illustrent également le début d'une crise identitaire qui prend racine à un jeune âge dans la trajectoire familiale et se perpétue dans la trajectoire scolaire.

### 5.1.2 Les trajectoires scolaires

Pour Galland (2011), tout comme la famille, le milieu scolaire se veut un des principaux agents de socialisation qui influencent de manière capitale la construction identitaire des jeunes d'aujourd'hui. Dans un article portant sur le rôle de l'institution scolaire, Wyn (2009) suggère qu'un des principaux objectifs de la fréquentation scolaire est de

---

<sup>11</sup> My parents had a bit of an icy breakup. My mom married a total asshole afterwards, and I cut ties with her and went to live with my dad. I was living with my stepmom and my dad. I didn't have a lot of contact with my mom and my stepdad, literally going for lunch with them was when I saw them. So, I still have much of a stronger relationship with my dad. They split in 1994 divorced by the time I was 10 1/2, and my mom remarried when I was 11. I lived with her and this other guy for two years before I decided I was better off with my dad, at 13-14.

donner les outils nécessaires à l'individu pour que celui-ci puisse s'épanouir lors de la transition vers la vie adulte. Dans un parcours idéal, à la fin du secondaire, le jeune diplômé devrait avoir le bagage et les acquis nécessaires pour débiter sa vie adulte et faire ses choix d'avenir, tant au niveau de l'éducation que de l'emploi. Or, à l'instar de ce qu'ils vivent dans leur vie familiale, la forte majorité des jeunes interrogés témoignent d'un parcours scolaire scandé de difficultés et de problèmes qui ne leur a pas permis d'atteindre les objectifs escomptés.

Les jeunes sondés s'étant majoritairement joints à l'infanterie canadienne avant l'âge de 20 ans, la plupart d'entre eux ont, par conséquent, comme unique référent scolaire l'expérience du secondaire. Pour certains, cette expérience se reflète par une critique incisive de l'institution scolaire où l'attachement à celle-ci et sa raison d'être sont sévèrement remis en question. Par exemple, Darren nous dit n'avoir jamais ressenti aucun sentiment d'appartenance envers son milieu scolaire. Tout au plus, ce dernier n'est pour lui qu'une étape obligatoire de son parcours de vie, marquée par l'ennui et un sentiment de détachement total envers le rôle institutionnel de l'école. Il y va même d'un rejet de la valeur identitaire que peut procurer l'appartenance à une école secondaire ou à une équipe sportive parascolaire. À la limite, l'école n'a pour lui qu'une valeur académique strictement utilitaire où l'objectif est de « faire son temps » et d'obtenir son diplôme d'études secondaires :

*Globalement, non, je n'ai pas aimé l'école. J'aimais certaines matières, mais pas d'autres. C'était ennuyeux, et je n'ai pas vraiment compris tout ce qui fait que les gens s'intéressent à l'école en dehors des cours, l'esprit de l'école, comme les rivalités avec les autres écoles, les activités parascolaires et autres. Je n'ai jamais compris ça, ça ne m'a jamais intéressé.<sup>12</sup> (Darren, 27 ans)*

Ce sentiment de détachement est d'autant plus prononcé que les jeunes interviewés se disent incapables de se trouver une place dans le milieu scolaire ou de se forger une identité à travers l'expérience scolaire.

Se décrivant comme n'étant rien de plus qu'un étudiant anonyme parmi tant d'autres, Derek indique que cette inhabileté à se faire reconnaître et valider par les autres, et à trouver sa place à l'intérieur de son école secondaire l'amène à négliger certaines des matières enseignées et, à plus long terme, à se désintéresser de l'école en tant que telle. Son expérience se traduit avant tout par de l'ennui et une incapacité à identifier le sens et l'utilité de l'institution scolaire :

---

<sup>12</sup> Overall, no, I didn't like school. I liked some subjects but others I didn't. It was boring, and I didn't really understand this whole, people-got-interested-in-school-apart-from-academics, for-the-school-spirit; like rivalries with other schools, and extracurricular and other activities. I just never got into that, it never interested me.

*Je trouve que l'école, c'est impersonnel. Tu sais, à l'école secondaire on est 300 quelque chose pour une année, mettons; je ne sais plus combien on était, mais tout est impersonnel, tu es n'importe qui à travers n'importe quoi, puis ça roulait comme eux veulent que ça roule. Mettons, l'art plastique je n'étais juste pas capable; fait qu'un moment donné je ne m'impliquais plus partout. Puis les mathématiques, c'était dur, puis les professeurs sont tous différents l'un de l'autre, il y en a qui s'impliquent, il y en a qui s'impliquent moins, il y en a qui parlent de leurs histoires personnelles. Puis moi, en plus, ces affaires-là, tu sais, je ne suis pas ici pour apprendre ce qui s'est passé avec toi hier soir, tu peux me montrer un peu de la matière. Fait que non, l'école, ce n'était pas une mauvaise école, je ne pense pas que c'était une mauvaise école, mais ça me tentait pas, je voulais faire de quoi avec mes mains, pas comme écrire des examens. (Derek, 26 ans)*

Cette dernière phrase de Derek reflète le rapport complexe et paradoxal qu'entretiennent plusieurs des jeunes interviewés envers le milieu scolaire. Ils sont conscients qu'ils doivent fréquenter l'école, qu'ils doivent obtenir leur diplôme d'études secondaires, mais ils préféreraient de loin être à un autre endroit et pratiquer une activité plus concrète qui correspond mieux à leurs intérêts spécifiques. Le point de vue de Derek sur l'école est partagé par plusieurs autres participants, notamment en ce qui a trait à la difficulté qu'il ressent à s'identifier en tant qu'individu spécifique et singulier au milieu d'une masse anonyme. En effet, le fait de réaliser qu'il n'est qu'un pion parmi tant d'autres exaspère et décourage Derek, ce qui l'amène à perdre de vue complètement l'utilité de l'école comme institution socialisante.

Une autre critique fréquemment formulée par les jeunes interviewés envers leur milieu scolaire est son côté peu dynamique. Ce sentiment découle du fait d'être presque tout le temps confiné et cloué à son siège. Nathan mentionne *ressentir de l'ennui* tandis que Luke soulève qu'il ne *tripe pas sur le fait d'être pris là à ne pas bouger pendant des heures*. Cette incapacité des jeunes à rester immobiles, calmes, concentrés et attentifs pour une longue période de temps est bien captée par le témoignage de Ian qui nous fait part du fait que l'école n'était pas capable de canaliser son énergie. Étant donné qu'il avait été diagnostiqué par l'orthopédagogue de l'école comme étant hyperactif, la vie scolaire de tous les jours n'arrivait pas à combler ses besoins ni à lui procurer un environnement lui permettant de dépenser son surplus d'énergie :

*Je suis quand même hyperactif depuis la jeunesse. Ça s'est établi très rapidement. Ils avaient essayé de me médicamenter, mais c'était aussi pour le déficit d'attention, concentration, là, parce que le déficit d'attention aussi, d'avoir l'attention sur moi, mais il avait la concentration aussi, mais c'est juste qu'ils m'ont donné le Ritalin pendant un bout, puis au lieu d'écouter le prof, j'étais vraiment concentré à faire des dessins dans l'agenda. Autrement dit, je n'ai vraiment pas aimé l'expérience de l'école secondaire, je trouvais que, je ne sais pas, c'est pas mal encore comme ça aujourd'hui à l'école, il manque de... tu fais beaucoup trop de classes puis pas assez d'activités extérieures puis d'autres choses, tu es tout le temps enrhumé. (Ian, 26 ans)*

Le témoignage d'Ian nous permet de relever qu'il est parfaitement conscient des difficultés encourues dans sa trajectoire scolaire. Dans son cas, il est incapable de s'adapter à une situation qui lui demande constamment d'être assis et d'écouter sans interruption.

Les extraits sélectionnés ci-haut qui portent sur la trajectoire scolaire, la fin de l'adolescence et l'entrée de nos jeunes dans le monde adulte font donc état d'une remise en question profonde de la fonction socialisante de l'école et de son influence sur la construction identitaire des participants. Cette conjoncture laisse ces jeunes dans un flou existentiel, tant au niveau de leur identification personnelle qu'au niveau de leurs perspectives d'avenir. À cette étape de leur parcours marquée la plupart du temps par la fin du secondaire, sauf pour certains d'entre eux qui ont vécu une courte expérience universitaire ou collégiale, les jeunes questionnés nous font part de leur grande déception à l'endroit des institutions familiales et scolaires. Tragiquement, coincés à l'intérieur de cette situation décevante, ils acceptent de n'avoir aucune autre voie de sortie. Ils doivent donc se résigner tout en essayant de tracer aussi bien que possible leur propre trajectoire personnelle. Devant l'absence de lignes directrices claires, ils réalisent qu'ils doivent se prendre en charge en essayant de créer leur propre destinée. Pour certains, l'une des premières stratégies adoptées est l'occupation du premier emploi, sujet des prochaines lignes.

### 5.1.3 La trajectoire professionnelle

Notre recherche nous a menés à la conclusion que les années précédant la fin du secondaire semblent être pour nos jeunes fort significatives, car, pour eux, ce moment est marqué par l'entrée sur le marché du travail. Cependant, Mortimer (2010) avance que pour les jeunes non qualifiés, l'occupation d'un emploi devient utilitaire ou strictement alimentaire, comme en fait foi l'extrait suivant provenant du témoignage de Derek :

*J'ai commencé au restaurant [suppression du nom de l'entreprise] vers la fin de mes 17 ans. Dans le fond, quand j'ai pu commencer à travailler je suis allé voir un de mes amis qui était rentré là, puis je suis allé voir le gérant puis il m'a dit « tu peux, fait signer ça par ta mère puis tu vas pouvoir rentrer, là ». Dans le fond, ça m'occupait. J'aimais ça pour dire que je travaillais, mais mettons que j'y repense aujourd'hui puis je ne retournerais jamais dans une place de même. (Derek, 26 ans)*

Ainsi, le choix de l'emploi se fait davantage par l'entremise de relations interpersonnelles (d'un ami, d'une connaissance, ou d'un membre de la famille) que par le désir profond d'en occuper un en particulier.

À part le fait de subvenir aux besoins financiers associés à la vie d'un jeune adolescent, ces emplois ne développent généralement aucune fierté ou aucun sentiment d'appartenance. Luke note ainsi que l'emploi qu'il occupe est, pour lui, dénué de sens et d'intérêt au point de le pousser à utiliser des actes de sabotage lui permettant d'avancer ses intérêts personnels. Comme il en témoigne, ses activités, ses valeurs et ses perceptions morales personnelles passent bien avant sa loyauté envers l'emploi occupé. Luke trouve même un certain plaisir à défier la responsabilité, les pratiques et le décorum lié à sa tâche :

*J'ai fait des dépanneurs, deux dépanneurs, mais l'intérêt n'était pas là. Fait que ça n'a pas duré longtemps. Le premier, je m'étais fait sacrer dehors. J'avais perdu complètement intérêt, il y avait un show de Mötley Crüe et d'Aerosmith puis il ne voulait pas m'enlever mes shifts, fait que j'ai dit « bye, bye ». (Luke, 26 ans)*

D'autres peuvent occuper des emplois plus sérieux, avec plus de responsabilités, sans toutefois pouvoir leur trouver un sens spécifique par rapport à leur vie. Dan mentionne ainsi que son emploi lui donne davantage de satisfaction que ce que l'école pouvait lui apporter, surtout au niveau des connaissances pratiques. Son emploi en tant que technicien de plateau de cinéma lui procure aussi un certain prestige, mais, au fil des ans, cet emploi est devenu répétitif et dénué de sens surtout du point de vue de la recherche de son épanouissement personnel. Malgré le salaire élevé et la sécurité d'emploi, Dan nous dit ressentir un sentiment de vide profond quant à sa quête de bonheur personnel et d'accomplissement social :

*J'ai trouvé un emploi sur un plateau de tournage et j'apprenais beaucoup plus que ce que je faisais en classe avec la théorie du cinéma. L'argent était fantastique, j'apprenais énormément et je travaillais sur le plus grand plateau de tournage de [nom de la ville retiré], car il y avait un grand boom à cette époque. Après environ trois ans, j'ai regardé autour de moi et j'ai pensé que je ne faisais rien pour personne dans ce travail; les seules personnes qui en profitent sont celles qui sont au-dessus de moi. Personne ne rentre chez lui à la fin de la journée en se disant « Dieu merci, j'ai vu ce type, maintenant ma vie est meilleure ». C'était une existence très consumériste, et je me suis dit que je ne pouvais pas continuer comme ça; je me sentais très égoïste. Où est la vie, où est le bonheur, où est le sentiment d'accomplissement, où est le sentiment de faire quelque chose pour mon prochain?<sup>13</sup> (Dan, 28 ans)*

Ce commentaire de Dan résume clairement la pensée de plusieurs des jeunes rencontrés, soit la recherche d'une vie professionnelle qui puisse leur donner la possibilité de réaliser leur potentiel, de s'accomplir, de poser des actions pour aider les autres et, surtout, de rechercher le bonheur qui semble tout le temps leur échapper. Nos participants font preuve de la volonté qui est nécessaire pour atteindre un certain bien-être existentiel et psychologique que leur situation actuelle peine à remplir, que ce soit au niveau de l'emploi, de l'école ou de la famille.

Pour Furlong et Cartmel (2007), la trajectoire scolaire représente le point de départ menant vers le marché du travail. Toutefois, comme nous l'avons démontré précédemment, lorsque le rôle de l'institution scolaire n'est pas rempli, cette situation aura par ricochet des conséquences sur la trajectoire professionnelle des jeunes participants. Comme Schneider et Stevenson (1999) le soulignent : « Les jeunes d'aujourd'hui comprennent que de bons emplois bien rémunérés nécessitent une formation au-delà de l'école secondaire » (p. 149). Les emplois occupés par nos jeunes avant de s'enrôler dans l'infanterie canadienne illustrent bien leur insatisfaction profonde. Ces jeunes savent ce qu'ils veulent, soit : l'autonomie, la reconnaissance, l'épanouissement personnel, l'accomplissement de leur potentiel, le bonheur, la fierté, le désir d'être significatifs, mais ils sont incapables d'atteindre concrètement leurs objectifs dans les emplois qui leur sont offerts. Le résultat est une frustration constante et une insatisfaction profonde. Ce sentiment est partagé par l'ensemble des jeunes rencontrés.

---

<sup>13</sup> I got a job on set and I was just learning an incredible amount more than I was sitting in class doing film theory. The money was fantastic, I was learning a ton, and I was working on the biggest movie set in [name of city withdrawn] because there was a big boom at that time. After about three years of it, I looked around and thought that I wasn't doing anything for anyone in this job; the only people that benefit from this are the people above me. Nobody's going home at the end of the day thinking "Thank God I saw that guy because now my life is better." It was a very consumerist existence, and I thought that I can't keep going like this; I felt very selfish. Where's the life, where's the happiness, where's the sense of accomplishment, of doing something for my fellow man?

Cette insatisfaction par rapport à leurs ambitions professionnelles (ou scolaires) s'avère récurrente et particulièrement importante. Nous y avons été souvent confrontés à travers les témoignages de plusieurs participants. Les trajectoires qui leur sont proposées ne répondent pas à leurs aspirations. N'ayant pas d'attaches particulières au niveau familial, ne voyant pas l'utilité de l'école à ce moment précis de leur parcours, obligés à occuper des emplois qui ne leur permettent pas de s'épanouir et de réaliser leur plein potentiel, les jeunes hommes interviewés sont, à ce moment particulier de leur parcours de vie, à la recherche de sens et de direction. Ainsi, leur récit est celui d'une crise identitaire continue qui, ayant pris ses racines dans leur trajectoire familiale, s'étend par la suite dans leur trajectoire scolaire et se poursuit dans leur vie professionnelle.

#### 5.1.4 La trajectoire personnelle (perception de soi)

Il est intéressant de souligner ici que c'est lorsque nous avons discuté avec les participants de la perception qu'ils possèdent d'eux-mêmes que les extraits retenus dans les sections précédentes ont acquis toute leur pertinence. En effet, c'est en prenant en considération les trajectoires familiales, scolaires et professionnelles de nos répondants et en les analysant une à la fois que nous nous sommes rendu compte de l'existence chez eux d'un degré d'insatisfaction variable. Toutefois, c'est uniquement lorsqu'ils sont interrogés sur leur perception d'eux-mêmes que cette insatisfaction acquiert tout son relief et sa pertinence.

Ainsi, pour certains des participants, le moment qui précède l'enrôlement coïncide avec la réalisation que certains rêves ou ambitions personnelles ne leur sont tout simplement plus accessibles. Ainsi, pour prendre le cas de Derek, son espoir d'accéder à la Ligue nationale de hockey et de devenir hockeyeur professionnel prend fin à ce moment. Ses années d'entraînement et de dévouement au sport se sont arrêtées lorsqu'il comprend qu'il ne peut plus atteindre les plus hauts échelons :

*À chaque année on avait des camps d'entraînement, puis on essayait tout le temps de monter le plus haut possible. Je me suis fait couper aux [nom du club soustrait]. Ça, c'était les meilleurs de [non de la région soustraite]. Je me suis fait couper le dernier. Après ça, je suis retourné 2B puis c'était un peu une défaite si on veut. C'est là que j'ai tiré la plug, c'est là que j'ai réalisé que le hockey, c'est juste un loisir puis que ça l'ira pas plus loin que ça. Ça m'a pris du temps d'accepter de regarder, de juste jouer pour le fun, puis je vais faire quelque chose d'autre de ma vie. (Derek, 26 ans)*

Ces propos de Derek reflètent une prise de conscience importante vécue par les jeunes que nous avons sondés, soit l'effondrement de leurs ambitions, de leur parcours de vie tels que rêvés et ceci depuis leur plus tendre enfance. Leur idéal de vie et leurs rêves s'effondrent brusquement au moment où ils transitent de l'enfance à la vie adulte. Devant cette réalité désolante, certains sont obligés de faire le deuil de leurs rêves et de leurs ambitions qu'ils abandonnent afin d'explorer d'autres avenues qu'ils n'avaient pas considérées.

À ce sujet, Darren nous mentionne que cette période de sa vie est marquée par la confusion et l'incapacité de baliser clairement ses perspectives d'avenir. Il nous dit avoir perdu le sentiment d'appartenance qu'il possédait auparavant. Il reconnaît aussi que certains événements liés à ses plus jeunes années possèdent encore un impact négatif sur la façon dont il agit et se perçoit en tant qu'adulte:

*Pendant toute ma vie, j'ai « en quelque sorte » stagné. J'ai à peine terminé l'école secondaire. Je suis allée dans une école appelée [nom de l'école supprimée], je ne la prenais pas au sérieux et je faisais semblant. Je pense que j'avais un peu d'anxiété. Je me souviens avoir été pétrifiée quand on m'appelait. Je ne sais pas si c'était un manque de confiance. Je me souviens que je n'aimais pas aller à l'école, j'étais coincé par l'apprentissage. Je sais que j'avais une confiance en moi inférieure à la moyenne à cet âge.<sup>14</sup> (Darren, 27 ans)*

Ce témoignage de Darren fait écho aux écrits d'Ehrenberg (1995) pour qui, dans le contexte actuel, l'individu est contraint de vivre constamment une incertitude existentielle profonde qu'il n'est pas apte à gérer psychologiquement. En effet, lorsqu'on demande à ces jeunes de se décrire et de se définir personnellement au moment où ils se joignent à l'infanterie canadienne, plusieurs parmi eux mentionnent avoir fait face à de grands doutes et à beaucoup d'incertitude face à la vie. Ils nous disent aussi avoir eu beaucoup de difficulté à s'affirmer et à trouver leur place dans la société :

*Ouais, éparpillé. Je n'avais pas vraiment de programme précis; je ne savais pas vraiment ce que je voulais faire. J'étais aussi bien disposé à aller à des fêtes et à ne rien faire de significatif qu'à rentrer chez moi et à me dire « Mon Dieu, je dois faire quelque chose de significatif de ma vie ». C'était un peu n'importe quoi. Je ne dirais pas que je n'avais pas d'orientation, mais j'étais sur la corde raide, c'est sûr.<sup>15</sup> (Steve, 29 ans)*

Comme Ian le souligne : *J'étais un bummer<sup>16</sup> naïf, ouais, un bummer naïf. J'étais pas mal ignorant de ce qui se passait alentour de moi.* À défaut de trouver une voie, certains jeunes choisissent de laisser leur vie suivre son cours et ne rien faire de significatif pour lui donner un sens et une direction.

Bien qu'ils éprouvent un vide existentiel constant lié à la crise identitaire profonde qu'ils traversent, les jeunes interviewés, lors de ce passage qui les mène de la fin du secondaire

<sup>14</sup> During my whole life, I "kind of" stagnated. I barely finished high school. I went to a school called [nom de l'école supprimée], I wasn't taking it seriously and I was going through the motions. I think I had a bit of anxiety. I remember being petrified when I was called on. I don't know whether it was a lack of confidence. I remember not enjoying going to school, I was stuck with learning. I know I had lower than average self-confidence at that age.

<sup>15</sup> Yeah, wildcard. I didn't really have any clear sort of agenda; I didn't really know what I wanted to do. I was equally willing to go to parties and not do anything significant as I was to go home and say "God, I got to do something meaningful with my life". It was all over the map. I wouldn't call myself without a direction but I was walking that line, that's for sure.

<sup>16</sup> Personne sans but précis.

à l'aube de leur vie adulte, vivent le début d'une individualisation de leurs parcours de vie. Ce processus est caractérisé par une quête soutenue et constante de stratégies de vie leur permettant de s'émanciper en s'extirpant de la situation précaire dans laquelle ils se trouvent. Dans le contexte de notre étude, c'est par le choix du métier de soldat dans l'infanterie des Forces armées canadiennes que ce processus d'individualisation des parcours se met en marche et se concrétise.

C'est dans la prochaine partie que nous allons analyser en profondeur comment cet éveil face à la précarité de leur situation a pu influencer leurs choix de se joindre à l'infanterie canadienne.

## **5.2 Le choix de l'infanterie canadienne : l'individualisation des trajectoires par l'expérience unique**

Lors de cette deuxième section de l'analyse de nos données, nous nous sommes intéressés à un fait qui représente, à notre avis, un point tournant dans le parcours de vie des jeunes qui ont accepté de participer à notre étude. Il s'agit de l'identification du moment spécifique où ceux-ci prennent la décision de s'enrôler dans l'infanterie canadienne. Ce moment s'avère un point tournant, non seulement par leur prise de décision mais parce que cette dernière témoigne d'une individualisation du parcours des jeunes personnes questionnées qui aura des effets durables sur leurs trajectoires de vie. Nous pensons que pour la majorité des jeunes interviewés, le choix du métier de fantassin de l'infanterie canadienne se veut un moment clé où ceux-ci exercent, probablement pour la première fois de leur vie, un pouvoir face à leur parcours de vie. Cette prise de décision représente le point culminant d'un processus réflexif entamé dès l'adolescence. En effet, de par le choix de se joindre à l'infanterie canadienne, cette transition est clairement marquée par une prise de conscience autonome qui émane de l'individu lui-même. Faute de trouver dans la société les assises lui permettant de s'extraire de la crise identitaire dans laquelle il est plongé depuis fort longtemps, il doit s'en extirper par ses propres moyens, ses propres actions et ses propres solutions.

Par l'analyse des données que nous présenterons dans cette section, nous proposons d'examiner les raisons évoquées par les participants quand ils expliquent leur décision de poser un geste significatif en se joignant à l'infanterie des Forces armées canadiennes. L'accent sera mis sur l'analyse des discours relatant les motivations exprimées par les répondants quant à leur choix de s'enrôler en tant que fantassin en temps de guerre et la place que prend la prise de risque dans ce processus.

### **5.2.1 Le choix de l'enrôlement comme expression d'un désir profond de transformation**

Il est important de souligner d'emblée qu'aucun des jeunes interviewés ne s'est joint aux Forces armées par patriotisme, par désir de servir son pays ou pour des raisons de tradition familiale. Sur les 24 jeunes rencontrés, seulement trois ont mentionné avoir un parent (grand-père et/ou oncle) qui a servi dans différentes branches des Forces armées canadiennes. Paradoxalement, aucun de ces derniers n'avait été membre de l'infanterie. Comme l'explique Dan :

*J'ai toujours été un peu cynique à ce sujet, je ne me suis pas engagé dans l'armée par patriotisme aveugle; j'ai une vision quelque peu cynique et détachée du patriotisme. Je ne pense pas vraiment que le Canada soit le meilleur pays du monde ou que le Canada ait toujours raison, mais je pense qu'il a raison plus souvent qu'à son tour et, en tant qu'institution, l'armée canadienne était quelque chose dont j'étais heureux de devenir membre. Mais je n'avais pas d'illusions de patriotisme aveugle. Je me suis engagé à l'époque de la guerre en Afghanistan. J'ai dû expliquer aux autres et à moi-même intérieurement que, oui, je m'engageais, mais pas parce que j'avais une allégeance aveugle au Canada ou aux démocraties occidentales libérales contre les axes du mal. Je voulais simplement faire quelque chose de différent, et je voulais faire quelque chose de grand.<sup>17</sup> (Dan, 28 ans)*

Ainsi, le témoignage de Dan fait état d'un fait qui est revenu souvent lors des entrevues, soit le désir de la part de nos répondants d'accomplir une action significative et grandiose, ayant une grande valeur à leurs yeux et leur permettant de donner un sens particulier à leur existence.

Pour certains, le choix du métier de fantassin fut plus pragmatique. Pour Nathan, la décision de se joindre aux Forces armées canadiennes découle d'abord d'une stratégie de survie économique. Après un séjour raté en Colombie-Britannique qui n'a pas réussi à améliorer sa situation, Nathan se dit avoir été limité dans ses options. N'ayant pas les certifications nécessaires pour occuper, tel qu'il l'avait souhaité, un emploi qualifié et payant dans la construction, il décide que l'infanterie canadienne pourrait être une option acceptable :

*Bien, c'était comme mon plan B. Quand je suis parti dans l'Ouest c'était plus la construction, fait que je suis allé faire de la construction là-bas. Puis, en tout cas, un paquet d'histoires qui s'est passées évidemment puis j'ai dit fuck, ça ne marche pas la construction, parce que je n'ai pas de cours, je n'ai rien, fait que je fais juste faire de la merde. Fait que je vais rentrer dans l'armée, ça va être moins pire. (Nathan, 25 ans)*

Se retrouvant à court de stratégies de survie efficaces, Nathan se doit de trouver des solutions autres que la poursuite de la trajectoire scolaire ou de la trajectoire de l'emploi qui sont offertes aux gens de sa génération. Son jeune âge et son manque d'éducation rendent l'intégration au marché du travail plus ardue qu'il ne l'aurait cru.

---

<sup>17</sup> I've always been a bit cynical of that; I didn't join the military out of blind patriotism, I have a somewhat cynical, somewhat detached view of patriotism. I don't really think that Canada is the greatest country in the world or that Canada is always right, but I think it's right more times than not and as an institution, the Canadian military was something I was happy to become a member of. But I didn't have any illusions of blind patriotism. I was joining at the time of the Afghan war. I had to explain to others and myself internally that, yes, I'm joining but that's not because I have this blind allegiance to Canada or western-liberal democracies against the axes of evil. I just wanted to do something different, and I wanted to do something great.

Pour certains des jeunes sondés, il s'agit plutôt d'une décision spontanée qui émerge d'une grande frustration par rapport à la réalité à laquelle ils sont obligés de faire face à un moment spécifique de leur parcours de vie. Comme Dan l'explique :

*J'y étais depuis 8-9 mois : j'ai terminé mon dernier spectacle et je me suis dit : « Je ne veux plus faire ça. Ça pourrait continuer à l'infini, ce n'est pas pour moi ». Mais je ne savais pas vraiment quoi faire. Alors, je suis allé au centre de recrutement, ils m'ont donné quelques formulaires à remplir, alors je les ai remplis et j'ai mis tout en ordre, et je suis revenu et ils m'ont dit de revenir dans un mois pour faire mon examen médical.<sup>18</sup> (Dan, 28 ans)*

La décision de se joindre à l'infanterie canadienne a émergé à un moment particulier de la vie de Dan et était représentative de la réalité vécue par plusieurs des individus rencontrés, soit le sentiment de ne pas avoir pu trouver sa place dans la société et de s'accomplir comme individu. Certains se plaignent de ne pas avoir été reconnus et appréciés à leur juste valeur.

Dans le cas de Darren, la décision de se joindre aux Forces armées canadiennes lui vient d'une réflexion à la suite de l'écoute d'un bulletin de nouvelles :

*Il y avait un jeune nommé [nom retiré], il avait environ 21 ans, vivait dans les Prairies, avait une femme et un nouveau petit garçon. Il était dans la réserve et avait été tué par un IED [Improvised explosive device]. Je me souviens m'être dit que toutes ces choses auxquelles je croyais dans ma vie, que je considérais comme des causes valables et que je devais défendre, il y avait ce gamin qui était allé là-bas et qui avait beaucoup plus à perdre que moi. Comment pourrais-je continuer à professer mes croyances dans une bonne cause, et ensuite laisser les autres y aller et faire ça pour moi?<sup>19</sup> (Darren, 27 ans)*

Tout comme Darren, Steve ne trouve plus aucune option existentielle acceptable parmi celles qui lui sont offertes. Ne voyant pas d'issue dans les choix qui lui sont proposés, il se tourne alors vers l'armée comme solution de dernier recours :

---

<sup>18</sup> I had been in it about 8-9 months: I finished my last show and thought to myself, "I don't want to do this anymore. This could just go on ad infinitum, it's not for me." But I didn't really know what to do about it. So, I went up to the recruiting center, they gave me some forms to fill out so I filled them out and got all of my ducks in a row, and I came back and they told me to come back in a month to do my physical.

<sup>19</sup> There was a kid named [name withdrawn], he was about 21 years old, lived out in the Prairies, had a wife and a new baby boy. He was in the reserves and had gone over there and got killed by an IED [Improvised explosive device]. I remember thinking to myself, all these things that I believe in my life I think are worthy causes, and things that I should be standing up for; here's this kid that went over there and had way more to lose than me. How could I continue to still profess my beliefs in a good cause, and then let others go over and do that for me?

*En m'engageant dans l'armée, je voulais faire quelque chose de différent, je voulais faire quelque chose que personne d'autre n'avait fait. Je voulais juste cette chose pour moi. Je voulais vraiment faire partie de quelque chose, faire quelque chose de difficile pour lequel je serais reconnu.*<sup>20</sup> (Steve, 29 ans)

Sans attaches solides et approfondies, leur choix du métier de soldat d'infanterie émerge avant tout de leur désir de poser un geste significatif pouvant donner sens et direction à leur existence; cette quête est explicite et présente dans une grande partie des témoignages des jeunes rencontrés. Ce constat reflète bien la perception que les jeunes se font de leur vie. Ils nous disent ne pas avoir de but, n'être qu'un pion dans la masse, sans objectif précis et sans ligne directrice pour guider leur parcours. Confrontés à leur détresse, ces jeunes n'ont d'autres options que celle d'élaborer des stratégies de survie pouvant donner un sens et une direction à leur existence. Pour Darren et Steve, c'est par le choix de se joindre à l'infanterie des Forces armées canadiennes que ce but a été atteint. Selon ces deux jeunes, le choix de s'enrôler se veut donc une façon de manifester leur raison d'être, de concrétiser ce qu'ils souhaitent être comme individus et de faire une différence à l'échelle sociale.

### 5.2.2 Le choix spécifique de l'infanterie canadienne

Lorsque nos répondants sont interrogés sur la raison pour laquelle ils ont choisi l'infanterie canadienne en particulier, un aspect commun semble ressortir de leurs réponses : celui du caractère unique que revêt à leurs yeux l'infanterie en temps de guerre comparativement aux autres branches des Forces armées canadiennes.<sup>21</sup> Ainsi, pour Dan, au moment de son recrutement, la personne responsable de l'examen de son dossier scolaire lui a suggéré de suivre un parcours lui donnant la possibilité de devenir officier. Cette option ne coïncide pas avec les raisons qui ont motivé sa décision de se joindre aux Forces armées canadiennes.

---

<sup>20</sup> By joining the military, I wanted to do something different, I wanted to do something that nobody else had. I just wanted that thing for me. I really wanted to be part of something, to do something hard that I'd be recognized for.

<sup>21</sup> Au moment de leur demande d'admission, ces recrues peuvent formuler des choix parmi les trois branches militaires offertes au Canada, soit : la marine, l'aviation ou l'armée.

*Ils ont essayé de me convaincre d'aller au Collège royal militaire, ils ont dit que je devais être un officier. Il m'aurait fallu quatre ans avant de pouvoir diriger un peloton, je me suis demandé si je voulais vraiment mener des hommes au combat. À cette époque, je voulais savoir ce que je pouvais faire pour d'autres personnes, je ne voulais pas nécessairement être responsable de 30 autres gars et de ce qu'ils font dans le monde pour d'autres personnes. Tout ce que je voulais, c'était suivre la formation et être déployé le plus rapidement possible.<sup>22</sup> (Dan, 28 ans)*

Dan veut faire progresser le monde dans lequel il vit tout en se réalisant à travers cette action concrète. L'idée d'être responsable uniquement d'une unité de 30 personnes lui semble contraire à ce qu'il désire faire vraiment.

Ce besoin d'aider, de poser un geste significatif, d'avoir un impact direct sur la société est largement partagé par les jeunes répondants.

*Rejoindre l'infanterie, c'est se battre pour ce que je crois. Pour me tenir physiquement sur la ligne de front contre mon ennemi, et sans vouloir passer pour un psychopathe, mais pour le mettre au supplice, pour être tout à fait honnête. Si vous êtes quelqu'un qui profite d'innocents, qui tue sans raison, pour que ce soit vos idées qui soient mises en avant, alors désolé mais je me dresserai contre vous et ferai tout ce que je peux pour vous empêcher d'atteindre vos objectifs. « Tout ce qui est nécessaire pour le triomphe du mal, c'est que les hommes bons ne fassent rien ». Je donne ma vie pour la vôtre afin que vous ayez une chance de vivre pour des lendemains meilleurs. Pour moi, rejoindre l'infanterie était le choix le plus rapide pour atteindre ce but.<sup>23</sup> (Dan, 28 ans)*

Pour Dan comme pour plusieurs de ses autres collègues, le choix de l'infanterie canadienne en temps de guerre semble être le trajet le plus rapide lui permettant d'assouvir sa quête d'accomplissement et de sens. Elle se concrétise par un acte fort significatif à ses yeux : son désir d'aider et de se sentir utile et solidaire vis-à-vis ses semblables. Pour ce jeune, il était donc impératif de vivre l'expérience du déploiement

---

<sup>22</sup> They tried to convince me to go to Royal Military College, they said I should be an officer. It would have been four years before I would even be eligible to lead a platoon, I questioned whether I would really want to be leading men into combat. At that time, I wanted to know what I could do for other people, I didn't want to necessarily be responsible for another 30 guys and what they're doing out in the world for other people. All I wanted is to do the training and be deployed ASAP.

<sup>23</sup> To join the infantry is to fight for what I believe. To physically stand on the line against my enemy, and not to sound like a psycho, but to put them to the sword, to be completely honest. If you're someone who takes advantage of innocents, who kills for no reason, to have your ideas be the ones led to the front, then sorry but I will stand against you and do everything I can to stop you from achieving your goals. "All that is necessary for the triumph of evil is that good men do nothing." I give my life for yours so that you have a chance to live for a better tomorrow. For me, joining the infantry was the fastest choice available to reach that goal.

en Afghanistan, et ceci le plus rapidement possible afin de réaliser les objectifs existentiels qu'il s'était fixés avant même de se joindre à l'infanterie, soit ceux de vivre une expérience riche et valorisante sur le plan personnel, et humainement significative sur le plan collectif.

### 5.2.3 Le déploiement comme symbole de prise de risque

Il est donc intéressant de constater que la présence militaire du Canada en Afghanistan, qui impliquait la possibilité d'un déploiement et les risques de blessures ou de mort que celui-ci engendre, n'a eu aucun effet dissuasif dans la décision de nos jeunes de se joindre à l'infanterie canadienne. Au contraire, pour plusieurs d'entre eux, elle est liée directement à cet événement d'une grande importance historique. Comme on le sait, depuis la guerre de Corée, le Canada n'a pas participé à des conflits où la mission était d'affronter les forces ennemies. Les jeunes que nous avons interviewés avaient donc la possibilité de participer à cet événement singulier qui augmenterait leurs chances d'être exposés aux dangers reliés au combat. Comme Steve le souligne : *Je savais que j'allais finir à l'étranger. Je savais qu'il y aurait des moments de vie ou de mort. Je savais que j'allais être déployé. C'est ce que je voulais.*<sup>24</sup> Il est donc évident que cette participation active au combat joue un rôle de premier plan dans la prise de décision de se joindre à l'infanterie canadienne contrairement à d'autres branches des Forces armées.

*J'aurais pu aider les gens de bien d'autres manières : aller construire une école en Afrique, des choses comme ça aurait été tout aussi valables, mais c'était quelque chose pour lequel quelqu'un devait prendre des risques, sinon ce qui se passe en Afghanistan va continuer.*<sup>25</sup> (Steve, 29 ans)

Ce désir brûlant et incontournable de participer au conflit afghan ne reflète guère un sentiment patriotique, mais plutôt, la volonté de bâtir eux-mêmes leur projet de vie personnel. Les jeunes interviewés ne veulent plus adopter une attitude passive par rapport aux événements et aux transformations historiques de leur époque qui, dans le cas qui nous intéresse, s'incarne par le déploiement en Afghanistan. Ils expriment un désir de s'actualiser à travers ceux-ci, stratégie qui leur permettra de devenir pleinement autonomes.

Un autre aspect abordé par nos répondants est l'aura de force et de puissance qui entoure et véhicule l'image du soldat d'infanterie. Les films, la télévision et les publicités de recrutement des Forces armées canadiennes projettent des images d'eux comme étant des « durs à cuire », des êtres puissants, des vrais guerriers qui ne reculent pas devant le danger et qui vivent la prise de risque à son extrême :

---

<sup>24</sup> I knew that I was going to end up overseas. I knew there was going to be life-or-death moments. I knew I was going to be deployed. That's what I wanted.

<sup>25</sup> There were plenty of ways that I could've helped people: going over and building a school in Africa, things like that would have been equally worthwhile but this was something that somebody had to put something on the line for or else what's going on in Afghanistan is going to keep going on.

*C'est la seule affaire qui m'intéressait, moi. Je me faisais aux films, aux jeux, puis je voulais être un soldat de la mort tu comprends, une machine à tuer, moi, c'est ça que je me voyais de même à 17 ans. J'imaginai qu'on était en Afghanistan, puis on a nos guns, notre équipement puis on fait des manœuvres de débiles, puis on fait de l'hélicoptère puis on fait du rappel puis on descend, toutes les affaires de fou qu'on voit à la T.V. dans les jeux, dans les films ou n'importe quoi dans les bandes annonces. Bien, c'était être le, comme je te dis, une brute vraiment, moi je rentrais là puis je devenais un soldat, un killer, Rambo quasiment, puis tu sais, c'était ça être avec une gang de gars, puis on est une équipe, je te dis, j'ai vu tous les films, toutes les affaires, je savais comment c'était. (Nathan, 25 ans)*

Se trouvant à un moment de leur existence où ils recherchent un sens et une direction leur permettant de contrecarrer leur flou identitaire, leurs incertitudes ainsi que leurs craintes face à la vie, l'idée de faire partie d'un groupe de jeunes qui vivent une expérience unique, qui partent en mission ensemble et qui partagent des expériences similaires possède un attrait particulier. Les jeunes interviewés désirent à la fois appartenir à un groupe et se différencier de la société en général.

Cependant, par leur choix de l'infanterie, ils veulent se joindre à cette branche de la vie militaire qui, selon leur perception, se différencie le plus des autres branches, et ceci surtout par son intensité. Cette recherche d'intensité se veut alors un incitatif important lorsque vient le moment ou le choix de se joindre à l'infanterie canadienne. Ce fait ressort clairement lorsque les jeunes ont été interrogés sur la présence de la prise de risque comme l'un des facteurs qui les ont motivés à s'engager :

*Comme je l'ai dit, j'ai perçu un risque en rejoignant l'infanterie, donc la perception du risque ne m'a en aucun cas dissuadé de rejoindre l'armée. En fait, elle m'a incité à rejoindre l'infanterie. Pour être honnête, il y a un sentiment de romantisme à ce sujet, c'est un travail qui implique un certain niveau de risque, donc c'est plutôt cool. En tant qu'adolescent, il y a cette aura de danger mais pour une bonne cause, donc c'était en fait une incitation à s'engager.<sup>26</sup> (Dan, 28 ans).*

La présence constante, claire et précise de la prise de risque se veut ainsi un aspect particulier associé intimement à l'infanterie. Elle semble être un attrait important pour certains interviewés. Comme Nathan l'explique : *C'est sûr que c'est une décision positive, je ne voulais pas aller dans un bureau puis rien câlisser<sup>27</sup>, c'est sûr que je voulais que le risque soit là.* Il s'agit non seulement de la poursuite d'un métier au sein des Forces armées canadiennes, mais aussi du choix particulier de l'infanterie, qui est le

<sup>26</sup> Like I said, I did perceive risk by joining the infantry, so the perception of risk didn't in any way deter me from joining the military. It actually enticed me to join the infantry. To be honest, there is a sense of romanticism about it, it's a job that implies a certain level of risk so that's pretty cool. As a teenager, there's this aura of it being dangerous but for a good cause, so that was actually an incentive to join.

<sup>27</sup> Ne rien faire.

secteur qui comporte le plus de prise de risque en temps de guerre; pour les jeunes participants rencontrés, ceci est très attrayant.

Tout comme les jeunes toxicomanes, les consommateurs d'alcool, les fugueurs ou les individus qui s'adonnent aux sports extrêmes, nos jeunes répondants ont choisi un emploi où ils devront mettre leur esprit et leur corps à l'épreuve afin de valider leur existence et de trouver un sens à leur vie :

*Le risque m'a aidé à savoir que je faisais la bonne chose. C'était la raison pour laquelle je voulais faire la différence pour quelqu'un, je voulais défendre ce que je pensais être juste. S'il n'y avait pas eu de risque, ça aurait été juste une autre chose.<sup>28</sup> (Steve, 29 ans)*

C'est par la présence centrale et constante de la prise de risque dans cette branche spécifique de l'armée canadienne que nos participants trouvent leur voie de salut. Ils consolident ainsi leur rapport au monde, cherchent à se définir par rapport aux autres, à se valoriser, à donner une légitimité à leur vie et une signification à leur existence.

## 6. Conclusion et discussion

Le but de cet article était d'identifier et de circonscrire les conditions sociales et existentielles présentes au moment où certains jeunes choisissent un métier où la prise de risque menant à des possibilités de blessures ou de mort est omniprésente. En nous penchant plus particulièrement sur la réalité des jeunes qui choisissent le métier de fantassin en temps de guerre, nous nous sommes rendus à l'évidence que le choix d'un métier à risque s'articule souvent à leur volonté de sortir de la crise identitaire dans laquelle ils se sont, pour de nombreuses raisons, retrouvés.

L'analyse que nous avons effectuée des trajectoires familiales, scolaires et professionnelles des jeunes qui ont participé à notre recherche correspond à ce que plusieurs chercheurs (voir Bajoit, 2000; Gauthier, 2005; Galland, 2011) avancent, soit que : les institutions traditionnelles (famille, école, etc.) ont perdu de leur influence dans la construction identitaire de certains jeunes individus et rendent la transmission de valeurs normatives problématique. Devant l'échec des institutions socialisantes à remplir leur rôle, l'individu fait face à beaucoup plus de choix existentiels et est donc confronté à plus de liberté. Tout un chacun vit dans l'illusion de posséder une plus grande agentivité. Bien que pouvant être libératrice pour plusieurs, cette souplesse peut aussi, et c'est le cas chez plusieurs de nos participants, amener l'individu à vivre une profonde crise existentielle.

Nous sommes donc arrivés à la conclusion que pour les jeunes que nous avons rencontrés lors de notre recherche, le temps précédant leur recrutement dans l'infanterie constitue un moment significatif et décisif dans leurs parcours de vie. En effet, les individus interviewés se situent pour la plupart à la fin de leurs études

---

<sup>28</sup> The risk helped me know that I was doing the right thing. That was the whole reason I wanted to make a difference for someone, I wanted to stand up for what I thought was right. If there wasn't any risk involved, it would've just been another thing.

secondaires, moment où la socialisation, jusqu'alors prise en charge par l'institution scolaire et le milieu familial (Galland, 2011), doit faire place (volontairement ou non) à un processus de réflexion et d'introspection individuelle menant à leur autonomie (Blatterer, 2007). Pour plusieurs auteurs qui se penchent sur les particularités socioculturelles des temps présents (voir Lyotard, 1979; Lipovetsky, 1983; Beck, 1992; Le Breton, 1991; Giddens; 1994; Bauman, 2006), cet effritement est accompagné d'effets indésirables tels que la crise d'identité qui fut détectée et abondamment analysée, et ce, plus particulièrement par le sociologue Claude Dubar. Selon lui, bien que les individus soient constamment confrontés à une panoplie de choix au sujet de leurs perspectives d'avenir, ils sont malheureusement obligés aussi de faire face à un grand nombre d'incertitudes et de doutes (Dubar, 2010).

Ainsi, à la suite de l'analyse que nous avons effectuée des données recueillies, il appert qu'au moment précédant l'enrôlement ainsi qu'au moment précis où nos participants choisissent le métier de fantassin au sein de l'infanterie canadienne, ceux-ci font état d'une constante remise en question des institutions qui ont, jusqu'alors, joué un rôle important dans leur construction identitaire. Ceci a comme effet que les jeunes interviewés témoignent avoir vécu une crise profonde aussi bien dans leurs trajectoires familiales, scolaires que dans leur vie professionnelle ou personnelle. Cette crise les a obligés à transiger quotidiennement avec les conséquences de leur émancipation.

Il nous semble donc que la décision de se joindre aux Forces armées canadiennes en temps de guerre soit l'aboutissement d'un processus réflexif fort important entrepris lors des années précédant la fin du secondaire. En effet, après avoir passé en revue l'entièreté des entretiens que nous avons eus avec eux, il s'avère qu'au moment précédant l'enrôlement ainsi qu'au moment précis où les jeunes participants décident de se joindre à l'infanterie canadienne, ils traversent une période caractérisée par une constante remise en question des institutions sociales de base et vivent quotidiennement avec les retombées de la quête de leur émancipation. Bien qu'ils soient constamment confrontés à une panoplie de choix, ils ressentent des incertitudes et des doutes devant leurs perspectives d'avenir.

L'analyse des données recueillies nous a permis d'amender aussi la théorie de David Le Breton (1991, 2007, 2012) portant sur la prise de risque et d'y ajouter des nouvelles dimensions. Comme mentionné en introduction, l'auteur français exclut volontairement de son corpus analytique les métiers à risque en se concentrant davantage sur des activités motivées par ce qu'il nomme la « passion du risque ». Il juge que la prise de risque qui lui est associée est inhérente au métier et, par ce fait même, échappe à la subjectivité de l'individu. Cependant, selon les témoignages recueillis lors des entrevues, les participants indiquent souvent avoir fait l'expérience des mêmes réalités vécues par les jeunes qui s'adonnent à des prises de risque (conduite à haute vitesse, consommation abusive de drogues et d'alcool, automutilation, etc.) et aux nouveaux aventuriers (parachutistes, ultramarathoniens, etc.). Tout comme eux, les jeunes que nous avons interviewés nous indiquent qu'au moment de choisir l'infanterie canadienne, ils ont vécu un malaise existentiel profond exprimé surtout par une crise identitaire accompagnée d'une difficulté à trouver un sens et une légitimité à leur existence.

C'est pourquoi, à l'instar des jeunes qui s'adonnent à des pratiques mettant leur vie en danger et comportant des prises de risque, le choix de nos participants de s'enrôler volontairement comme fantassins dans l'infanterie canadienne et leur désir explicite de vivre un déploiement en zone de guerre constituent, selon nous, un geste d'apaisement. Comme le mentionne David Le Breton (2007) : « Les conduites à risque s'enracinent dans un sentiment confus de manque, d'échec à accéder à un sentiment de soi valable. Elle touche des jeunes qui ne sont pas dans l'évidence d'exister » (p. 58). Ainsi, la prise de risque, représentée par la possibilité d'un déploiement en Afghanistan, les confronte symboliquement, au moment de faire le choix de s'enrôler, à leur propre mortalité. Nos participants espèrent que ce geste leur donnera des repères de sens et de valeur qu'ils ne trouvent plus en eux ni autour d'eux, ainsi que la certitude que leur vie a une valeur et qu'ils ont leur place dans la trame du monde. Le choix d'un métier à risque, dans ce cas celui de fantassin dans l'infanterie canadienne, se veut donc l'aboutissement d'un processus sociopsychologique permettant, par le sens que nos participants donnent au risque, au fait de s'y confronter ou de s'y exposer, une porte de sortie de l'impasse identitaire dans laquelle ils se trouvent. Il s'agit d'une tactique existentielle qui, comme ils le souhaitent, favorisera une transition permettant d'accéder à une version plus harmonieuse d'eux-mêmes. Il représente ainsi un passage leur permettant de renaître en laissant derrière eux les anciennes incertitudes.

Nous tenons à souligner qu'au fur et à mesure de l'avancement de nos entrevues, nous nous sommes rendus à l'évidence que malgré les difficultés et les obstacles vécus, les jeunes hommes interviewés étaient optimistes. Ils se sont attachés à leur croyance que la plupart des incertitudes et des problèmes qu'ils ont ressentis, tels que le mal de vivre, le manque de confiance en soi, de sentiment d'infériorité et d'inadéquation, allaient pouvoir disparaître lors de leur adhésion à l'infanterie canadienne. Pour la première fois, en intervenant sur le plan militaire, humanitaire et politique et en posant des actions concrètes et significatives, ils reconnaissent avoir pu trouver leur place dans la société. Ils sont dans la certitude que le mal de vivre, les frustrations et les insécurités ressenties dans le temps précédant leur enrôlement ont cédé la place à un rapport plus harmonieux avec eux-mêmes et avec leur entourage. Sans avoir abandonné leur esprit critique face aux dérapages possibles qui peuvent se produire dans le contexte militaire, ils célèbrent le fait d'avoir trouvé une place et une fonction dans la société et un milieu de vie qui leur fournira un sens, une direction et une nouvelle manière de se percevoir et de percevoir leur rôle dans la société.

## Bibliographie

- Allman, T. L., R. D. Mittelstaedt, B. Martin et M. Goldenberg (2009). Exploring the motivation of BASE Jumpers: Extreme sport enthusiasts, *Journal of Sports & Tourism*, 13 (4), 229-247.
- Association des commissions des accidents du travail du Canada (2013). *Statistiques nationales des accidents, maladies et décès professionnels*. <https://awcbc.org/wp-content/uploads/2020/07/2011-2013-NWISP-Publication-for-2014.pdf>

- Bajoit, G., F. Digneffe, J.-M. Jaspard et Q. Nolet de Brauwere (dir.) (2000). *Jeunesse et société: la socialisation des jeunes dans un monde en mutation*. Bruxelles : Éditions De Boeck-Université.
- Bauman, Z. (2006). *La vie liquide*. Rodez : Le Rouergue/Chambon.
- Beck, U. (1992). *Risk society: Towards a new modernity*. London : Sage Publications.
- Beck, U. (2002). The Terrorist Threat: World Risk Society Revisited, *Theory, Culture & Society*, 19 (4), 39-55.
- Beck, U. (2008). *World at Risk*. Cambridge : Polity Press.
- Blatterer, H. (2007). *Coming of Age in Times of Uncertainty*. New York : Berghahn Books.
- Breivik, G. (2010). Trends in Adventure Sports in a Post-modern Society, *Sports and Society*, 13 (2), 260-273.
- Canaan, J. (1996). *One Thing Leads to Another: Drinking, Fighting and Working-class Masculinities. understanding masculinities*. Buckingham : Open University Press.
- Caron, C. et M. Soulière (2013). « Jeunes à risque » : Généalogie d'un langage problématique, *Revue canadienne de sociologie*, 50 (4), 430-452.
- Cho, H., K. Wilkum, A. J. King, J. K. Bernat et A. Ruvarac (2010). Fraternity Drinking as Edgework: An Analysis of Perspectives on Risk and Control, *Health Communication*, 25 (3), 212-220.
- Collison, M. (1996). In Search of The High-life: Drugs, Crime, Masculinities and Consumption, *British Journal of Criminology*, 36 (3), 428-444.
- Desmond, M. (2006). Becoming a Firefighter, *Ethnography*, 7 (4), 387-421.
- Dubar, C. (2010). *La crise des identités*. Paris : Presses universitaires de France.
- Ehrenberg, A. (1995). *L'individu incertain*. Paris : Hachette.
- Forces armées canadiennes (2013). En ligne : [www.forces.gc.ca](http://www.forces.gc.ca)
- Forces armées canadiennes (2015). En ligne : [www.forces.gc.ca](http://www.forces.gc.ca)
- Forsey, C. A. (2007). *I Don't Want to Die, But I Accept That it Can Happen: Taking Risks and Doing Gender Among Base Jumpers*. Mémoire de maîtrise, Université de la Colombie-Britannique.
- France, A. (2000). Towards a Sociological Understanding of Youth and Their Risk-taking, *Journal of Youth Studies*, 3 (3), 317-331.
- Furlong, A. et F. Cartmel (2007). *Young People and Social Change: New perspectives*. Maidenhead : Open University Press.
- Galland, O. (2011). *Sociologie de la jeunesse*. Paris : Armand Colin.
- Gauthier, M. (2000). L'âge des jeunes : un fait social instable, *Lien social et politiques*, 43, 23-32.

- Gauthier, M. (2005). Les représentations de la jeunesse. Un chantier ouvert, *Revue internationale d'études québécoises*, 8 (2), 23-40.
- Giddens, A. (1990). *The Consequences of Modernity*. Stanford : Stanford University Press.
- Giddens, A. (1991). *Modernity and Self-identity: Self and Society in the Late Modern Age*. Stanford : Stanford University Press.
- Giddens, A. (1994). Living in a Post-traditional Society. In U. Beck, A. Giddens et S. Lash (dir.), *Reflexive modernization: Politics, Tradition, and Aesthetics in the Modern Social Order*. Stanford : Stanford University Press.
- Giddens, A. (2000). *Runaway World: How Globalization is Reshaping Our Lives*. New York : Routledge.
- Groes-Green, C. (2012). Playing on the Edge: Sadomasochism, Risk, and Intimacy, *Ethnos: Journal of Anthropology*, 77 (1), 148-150.
- Guss, N. (2011). Parkour and the Multitude: Politics of a Dangerous Act, *French Cultural Studies*, 22 (1), 73-85.
- Kloep, M., N. Güney, F. Çok et Ö. F. Simsek (2007). Motives for Risk-taking in Adolescence: A Cross-cultural Study, *Journal of Adolescence*, 32 (1), 135-151.
- Le Breton, D. (1991). *Passions du risque*. Paris : Édition du Seuil.
- Le Breton, D. (2002). *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre*. Paris : Presses universitaires de France.
- Le Breton, D. (2003). *L'adolescence à risque : corps à corps avec le monde*. Paris : Éditions Autrement.
- Le Breton, D. (2005). *Jeunesse à risque, rites et passage*. Saint-Nicolas : Les Presses de l'Université Laval.
- Le Breton, D. (2007). *En souffrance : adolescence et entrée dans la vie*. Paris : Éditions Métailié.
- Le Breton, D. (2012). *Sociologie du risque*. Paris : Presses universitaires de France.
- Langseth, T. (2011). Risk Sports – Social Constraints and Cultural Imperatives, *Sports in Society*, 14 (5), 629-644.
- Laurendeau, J. (2006). He Didn't Go in Doing a Skydive: Sustaining the Illusion of Control in an Edgework Activity, *Sociological Perspectives*, 49 (4), 583-605.
- Laurendeau, J. et E. G. Van Brunshot (2006). Policing the Edge: Risk and Social Control in Skydiving, *Deviant Behavior*, 27, 173-201.
- Lipovetsky, G. (1983). *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*. Paris : Éditions Gallimard.
- Lupton, D. (2013). *Risk*. London and New York : Routledge.
- Lyng, S. et D. Snow (1986). Vocabularies of Motive and High-risk Behavior: The Case of Skydiving, *Advances in Group Processes*, 3, 157-179.

- Lyng, S. (2005). *Sociology at the Edge: Social Theory and Voluntary Risk-taking*. In S. Lyng (ed.), *Edgework: The sociology of Risk-taking*. New York : Routledge.
- Liotard, J. F. (1979). *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*. Paris : Minuit.
- Mantzouranis, G. et G. Zimmermann (2010). Prendre des risques, ça rapporte? Conduites à risque et perception des risques chez des adolescents tout-venant, *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 58 (8), 488-494.
- McGovern, R. et W. McGovern (2011). Voluntary Risk-taking and Heavy-end Crack Cocaine Use: An Edgework Perspective, *Health, Risk & Society*, 13 (5), 487-500.
- Michel, G. (2001). *La prise de risque à l'adolescence, pratique sportive et usage de substances psycho-actives*. Paris : Éditions Masson.
- Miller, W. J. (2005). Adolescents on the Edge: The Sensual Side of Delinquency. In S. Lyng (ed.), *Edgework: The Sociology of Risk-taking* (p. 153-171). New York : Routledge.
- Mortimer, J. T. (2010). The Benefits and Risks of Adolescent Employment, *Prevention Researcher*, 17 (2), 8-11
- Mulder, C. H. (2009). Leaving the Parental Home in Young Adulthood. In A. Furlong (ed.), *Handbook of Youth and Young Adulthood* (p. 219-226). London : Routledge.
- Murphy, S. et M. Paterson (2011). Motorcycling Edgework: A Practice Theory Perspective, *Journal of Marketing Management*, 27 (13-14), 1322-1340.
- Newmahr, S. (2011). Chaos, Order, and Collaboration: Toward a Feminist Conceptualization of Edgework, *Journal of Contemporary Ethnography*, 40 (6) 682-712.
- Olstead, R. (2010). Gender, Space and Fear: A Study of Women's Edgework, *Emotion, Space and Society*, 4 (2), 86-94.
- Paré, J. R. (2011). *Quality of Life for Modern-day Veterans: A Statistical Report*. Ottawa : International Affairs.
- Peretti-Watel, P. (2004). Du recours au paradigme épidémiologique pour l'étude des conduites à risque, *Revue française de sociologie*, 45 (1), 103-132.
- Perretti-Watel, P. (2010). *La société du risque*. Paris : La Découverte.
- Reith, G. (2005). On the Edge: Drugs and the Consumption of Risk in Late Modernity, In S. Lyng (ed.), *Edgework: The Sociology of Risk-taking* (p. 227-246). New York : Routledge.
- Research Dive. (2019). *Analysis of Global Adventure Tourism Market*. En ligne : <https://www.researchdive.com/8340/Analyst-Review/adventure-tourism-market>
- Schneider, B. et D. Stevenson (1999) *The Ambitious Generation*. New Haven, CT : Yale University Press.

- Shoham, A. et A. Fiegenbaum (2002). Competitive Determinants of Organizational Risk-taking Attitude: The Role of Reference Points, *Management Decisions*, 40 (2), 127-141.
- Smith, C. W. (2005). Financial Edgework: Trading in Market Currents. In S. Lyng (ed.) *Edgework: The Sociology of Risk-taking* (p.187-200). New York : Routledge.
- Stranger, M. (1999). The Aesthetics of Risk: A Study of Surfing, *International Review for the Sociology of Sport*, 34 (3), 265-276.
- Torbenfeldt Bengtsson, T. (2012). "It's What You Have to Do!": Exploring the Role of High-risk Edgework and Advanced Marginality in a Young Man's Motivation for Crime, *Criminology and Criminal Justice*, 13 (1), 99-115.
- West, A. et L. Allin (2010). Chancing your Arm: The Meaning of Risk in Rock Climbing, *Sport and Society*, 13 (7-8), 1234-1248.
- Wexler, M. N. (2010). Financial Edgework and the Persistence of Rogue Traders, *Business and Society review*, 115 (1), 1-25.
- Wilson, L. A. (2012). Exploring Illicit Drug Use and Drug Driving as Edgework, *Current Issues in Criminal Justice*, 24 (2), 223-240.
- Wyn, J. (2009). *Touching the Future: Building Skills for Life and Work*. Victoria : ACER Press.
- Zamorski, A. et D. Boulos (2014). The Impact of the Military Mission in Afghanistan on Mental Health in the Canadian Armed Forces: A Summary of Research Findings, *European Journal of Psychotraumatology*, 14 (5), 1-13.
- Zwick, D. (2006). Where the Action Is: Internet Stock Trading as Edgework, *Journal of Computer-Mediated Communication*, 11 (1), 22-43.